Le journalisme à Lausanne

Autor(en): **Monnet, L.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 6

PDF erstellt am: **03.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-176541

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

qui ont été féconds en sacrifices et en angoisses de toute sorte pour les fabricants et leurs ouvriers. Maintenant la provision d'anciens produits est épuisée; il n'y a plus de raison possible pour que les filés et les tissus n'atteignent pas des prix proportionnés à ceux de la matière brute; c'est la seconde période qui commence, celle qui atteint tous les consommateurs en général, et qui pèsera, hélas! plus lourdement sur les moins aisés. — Puisque l'article coton se trouve ainsi à l'ordre du jour et présente un intérêt nouveau, nous l'examinerons un peu sous toutes ses faces; nous parlerons de la plante elle-même, des contrées qui la produisent, de ses variétés, des différences de qualité qui distinguent les productions de tel ou tel pays, des divers modes de fabrication usités jusqu'à aujourd'hui et, enfin, nous donnerons une description des machines les plus intéressantes.

H. R.

(*La suite prochainement.*)

Le journalisme à Lausanne.

Dans ce moment où les journaux abondent, où les machines à imprimer gémissent nuit et jour pour donner l'essor à toute espèce d'élucubrations et servir une foule d'abonnés avides de nouvelles, il n'est pas sans intérêt de jeter un regard sur le passé pour suivre le développement de la presse périodique. — Il y a un siècle Lausanne n'avait aucun journal, la *Feuille d'avis* ne faisait que naître; vingt ans plus tard commençait le *Journal littéraire de Lausanne*, rédigé par le professeur Lanteires; cette publication ne dura que quelques années. Au commencement de ce siècle, Lausanne possédait un journal quotidien, le *Bulletin officiel de la République Helvétique*, et le *Nouvelliste Vaudois*, journal d'opposition. Ils furent remplacés peu de temps après par la *Gazette de Lausanne*, du docteur Miéville, et le *Journal Suisse*, de M. Briatte, qui se réunirent vers 1814 et formèrent un journal portant ces deux titres, le seul que possédât Lausanne jusqu'en 1824, où fut fondé l'*Ami de la Vérité* qui, à la suite d'une condamnation pour délit de presse, prit le titre de *Nouvelliste Vaudois*. En 1830, un mouvement sensible se fit dans la presse vaudoise; à côté de ces deux feuilles politiques on vit naître la *Feuille religieuse*, le *Journal d'éducation*, etc.; plus tard vinrent le *Grelot*, journal charivarique et le *Journal de la Société d'utilité publique*. Mais ce n'est que depuis ces dernières années que le journalisme de Lausanne a pris une extension toute nouvelle. Les feuilles politiques dont nous avons parlé ne paraissaient que deux fois par semaine et dans un très-petit format; elles l'ont toutes agrandi et paraissent beaucoup plus fréquemment.

Au commencement de cette année, on compte 7 journaux politiques, 2 journaux littéraires, 1 journal pour les enfants, 1 pour les familles, 3 journaux religieux, 3 feuilles d'annonces, une feuille commerciale, 1 journal d'agriculture, 1 bulletin des sciences naturelles, 1 journal d'éducation, 1 journal des tribunaux, une revue militaire et, enfin, un organe de la société des ouvriers suisses (*le Grütli*). Total, 22 journaux donnant 140 numéros par mois. En admettant que chacun d'eux soit tiré en moyenne à 700 exemplaires, ce qui est bien au-dessous de la réalité pour quelques-uns, on arrive au chiffre de 98,000 exemplaires par mois, soit 1,076,000 pour l'année. Le prix d'abonnement à ces 23 journaux est de 160 fr. par an, et si l'on se base sur les chiffres ci-dessus, on fait monter leur somme totale à 112,000 francs.

L. M.

---

main et les jours suivants il se montra fort peu; il avait répondu par un brusque *bonjour* à la première salutation de Marguerite, et affectait de ne lui adresser jamais la parole. D'un autre côté, il ne pouvait souffrir qu'on en dît du mal. Quelques personnes du village, qui avaient pensé lui être agréables en tenant de méchants propos sur la jeune fille, avaient été, à leur grande surprise, fort mal reçues par le fils Cornaz. Du reste celui-ci avait, à certains égards, modifié son ancien genre de vie; il sortait encore beaucoup, travaillait par *bourrées* seulement; mais il était devenu taciturne, et ses anciens compagnons de plaisir ne le reconnaissaient plus. . . . . .

Le moment d'épamprer la vigne était arrivé; de tous côtés, dans le vignoble, on entendait les chansons des effeuilleuses; ces joyeux refrains, toujours vieux et pourtant répétés par chaque génération avec un nouveau plaisir, couraient de vigne en vigne et égayaient le travail, qui n'en allait que mieux. Le soir, on revenait en grande bande au village; quelquefois un des garçons de l'endroit, qui jouait passablement de l'acordéon, allait chercher son instrument, et on improvisait un bal auquel prenaient part jeunes et vieux..... Les vieux aussi? direz-vous..... Et pourquoi pas? tous ceux qui ont vu ces réunions champêtres (rares, il est vrai, aujourd'hui), le soir, sur la place du village et à l'abri des vieux arbres, sont obligés de reconnaître qu'elles y ont vu plus d'entrain et de vrai plaisir que dans nos fêtes conteuses et préparées longtemps à l'avance.

Marguerite prenait sa part de ces travaux et de ces joies; elle était fêtée aussi bien que les plus riches de la contrée, sa gentillesse, ses manières gracieuses et sa douceur plaisaient à tout le monde. Ceux qui ne la connaissaient que depuis peu et qui l'avaient vue à la vigne pour la première fois, ne l'appelaient que la *belle effeuilleuse*. Nous devons ajouter que la portion féminine du village ne voyait pas les succès de Marguerite d'aussi bon œil que leurs frères, fils ou prétendus; mais comme jusque-là notre héroïne n'avait donné aucun signe de coquetterie, et que les hommages qu'elle accueillait le plus volontiers étaient ceux des moins beaux, des moins jeunes et des moins riches; il fallait bien avouer que ses prétentions, si toutefois elle en avait, ne faisaient aucun tort à celles des demoiselles de Chexbres et des environs.

Une seule chose amenait parfois un nuage de tristesse sur le front de la belle effeuilleuse, c'était l'idée d'être détestée par le fils d'Abram Cornaz. Autant le père était bon et affectueux pour elle, autant le fils semblait prendre à tâche de lui montrer son antipathie; elle le croyait du moins, et interprétait de cette manière le mutisme d'Antoine et l'éloignement dans lequel il restait. Peut-être aurait-elle pensé autrement si elle avait pu surprendre un des regards attachés sur elle à la dérobée par ce dernier, et dans l'expression de ceux-ci aurait-elle lu un autre sentiment que celui de la haine.

(*La suite prochainement.*)

La Feuille du commerce, fondée et rédigée par une Société de négociants vient d'annoncer qu'elle cessera de paraître, ses rédacteurs ne pouvant continuer à distraire dans ce but, une notable partie de leur temps, voué aux affaires. — Cette *feuille*, comme elle se nommait modestement, sera regrettée des personnes qui avaient l'habitude de la consulter et qui s'en trouvaient bien. — Sans avoir l'intention de combler le vide qu'elle fera, la rédaction du *Conteur* se mettra en mesure de donner à l'occasion toutes les nouvelles commerciales un peu saillantes qui lui parviendront.

AGRICULTURE

Du défrichement des prairies naturelles

Ce n'est jamais sans de puissants motifs et sans y avoir sérieusement réfléchi qu'un cultivateur devrait se décider à rompre une prairie naturelle. L'opération est presque toujours mauvaise en elle-même, et d'impérieuses circonstances devraient seules faire recourir à un pareil expédient. Il y a peu d'exploitations qui aient, nous ne dirons pas trop de fourrages, mais simplement assez de fourrages. Diminuer l'étendue de la sole fourragère est donc toujours faire un pas en arrière, et compromettre l'avenir. Cependant il est certaines contrées où, dès que la production d'une prairie commence à baisser, dès que les mousses et les mauvaises herbes se montrent plus abondantes, on s'empresse de mettre la charrue. Il est certain qu'en agissant ainsi, on se prépare sûrement plusieurs belles récoltes de céréales, car un vieux pré recèle un véritable trésor d'engrais accumulé; mais si on ne rend à ce généreux sol les éléments de fertilité qu'il abandonne, il s'appauvrit très-rapidement, et bientôt, à la place du pré, on n'a plus qu'un champ épuisé et qu'on ne ramènera à son état primitif qu'avec beaucoup de temps et de dépense. Pour se convaincre que l'on a fait un très-mauvais calcul, il suffit de comparer le bénéfice net qu'a procuré le défrichement, bénéfice représenté par les récoltes obtenues, et les frais que nécessitera la reconstitution du pré; on verra que l'on a fait une mauvaise opération, pécuniairement d'abord, et ensuite en abaissant la somme de la production de fumier du domaine, puisqu'on aura moins d'herbe à faire consommer dans les étables ou sur place. Il est donc beaucoup plus avantageux, lorsqu'on possède une surface gazonnée, qui par suite de l'abandon ou de la négligence a été envahie par des plantes nuisibles ou inutiles, d'extirper les plus voraces et de ranimer la végétation languissante des graminées qui forment la base de la prairie par des fumures et des amendements appropriés. Le travail et la dépense sont largement compensés par l'accroissement de la récolte, car l'effet d'une copieuse fumure sur un vieux pré est très-prompt; d'une année à l'autre celui-ci change complétement d'aspect, et sa composition même s'améliore d'une façon surprenante.

Education des vers à soie.

Et d'abord, qu'est-ce qu'un ver à soie? — Ce n'est point un ver, c'est une chenille, mais comme tout le monde ne connaît pas l'histoire naturelle des chenilles, nous allons l'esquisser en trois mots. Un petit grain applati, de la forme à peu près de la graine du navet, dort pendant tout l'hiver, gêle même, sans que personne y fasse attention, le printemps vient, le mûrier blanc va pousser ses feuilles, le grain ou œuf qui était gris de perle devient gris d'ardoise, puis au moment où la feuille est prête à manger, le petit œuf se remue, s'ouvre, et il en sort une petite chenille. Vous lui donnez de la feuille tendre, elle la suce, elle vous la perce comme un tamis ou comme une passoire à thé. Puis au bout de quelques jours, la chenille s'endort en dressant perpendiculairement la tête (pourquoi pas? l'oiseau dort sur un pied). Vous respectez scrupuleusement son repos. Au bout d'un jour, la peau de la chenille se fend et il en sort une nouvelle chenille, ou, si vous voulez, il en sort notre chenille qui a changé de peau et qui recommence à manger. La chenille à soie change de trois à cinq fois de peau, suivant l'espèce. Elle acquiert une longueur de quatre à cinq pouces, devient épaisse comme le doigt, puis un beau jour elle cesse de manger, paraît inquiète, monte au plafond, file comme une araignée, se cache au milieu de ses fils, et forme autour d'elle-même un cocon, de la grosseur d'un petit œuf. Ce cocon se compose d'un seul fil, de cinq cents à trois mille pieds de long; ce fil c'est de la soie. Puis la chenille s'endort dans son cocon, sa peau se fend et il en sort une chrysalide qui n'a point de pieds, mais qui est comme un papillon enmailloté.

Au bout de vingt jours la chrysalide s'agite, ses parois s'entr'ouvrent pour donner essor à un papillon qui rend par la bouche un suc au moyen duquel il perce le cocon de soie; il sort de celui-ci, se suspend par les pieds, et les ailes lui poussent. Ce papillon s'accouple, et, au bout de vingt-quatre heures, la femelle pond près de quatre cents œufs qui attendront jusqu'au printemps suivant le moment de devenir chenille, cocon, chrysalide et papillon.

Les vers à soie se divisent naturellement en deux espèces, les blancs à dessins bleu clair, qui donnent la soie blanche avec laquelle on fait les blondes et le fin satin blanc. Les jaunes, qui font la soie jaune, qui se prête à toutes sortes de teintures.

Les œufs s'appellent *graine;* achetez-la sur toile, c'est sur toile que les papillons la font. Attendez que la chenille sorte, elle viendra assez sans, qu'il faille une lampe à esprit de vin, un bassin d'eau chaude, et tous les appareils que l'ignorance a inventés pour les faire éclore.

On élève ces chenilles dans une grande chambre bien propre et où il n'y ait ni araignées, ni souris, ni fourmis. Les fenêtres doivent donner au sud. Quand l'air est trop frais, il faut un petit poêle pour chauffer à une température de 18 à 20 degrés. On établit dans